

# VA TE FAIRE SOIGNER, T'ES MALADE

Se faire soigner, les femmes y vont beaucoup : elles sont, de loin, les premières consommatrices de soins médicaux et psychiatriques et les plus grandes avaleuses de pilules. Mais sont-elles vraiment malades, elles qu'on dit et qui se disent si volontiers malades ?

**VA TE FAIRE SOIGNER, TES MALADE!** écrit en collaboration par l'anthropologue Louise Guyon et les psychologues Roxanne Simard et Louise Nadeau porte un regard décapant sur la façon dont notre système de santé perçoit et traite les femmes : un système, pur produit du système social, qui perçoit a priori les femmes comme des êtres naturellement malades et qui les traite en conséquence.

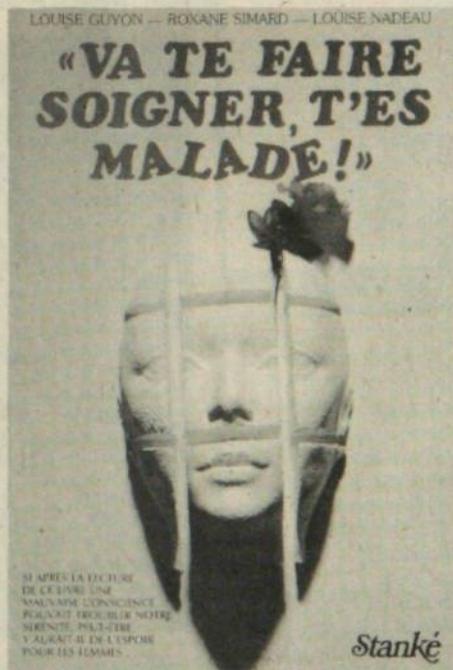
La médecine en sait quelque chose, elle qui a pris allègrement le contrôle du corps des femmes depuis l'adolescence jusqu'à la vieillesse, surmédicalisant toutes les étapes physiologiques de notre vie.

Dans les bureaux des thérapeutes, les diagnostics qu'elles reçoivent sont plus graves, elles sont traitées plus longtemps, elles se voient prescrire plus de médicaments et sur une plus longue période de temps. Les femmes reçoivent surtout des diagnostics de maladies mentales alors que ceux des hommes se rapportent à des troubles de comportement. Les femmes sont donc malades alors que les hommes n'ont que des problèmes.

Qui plus est, ces thérapeutes, gardiens de l'ordre patriarcal, chargés de guérir les déviances, de rendre les échouées à nouveau « fonctionnelles » ont de la santé mentale des femmes une vision qui ne coïncide pas avec leur définition de la santé mentale. En témoigne cette recherche de Broverman auprès de psychiatres, de psychologues et de travailleurs sociaux américains qui révélait qu'une femme « saine » était à leurs yeux plus émotive, plus soumise, plus vulnérable, qu'un homme « sain » ainsi que moins objective, compétitive et aventureuse que lui. Comme par hasard, les qualités de l'homme sain correspondaient à celles de l'adulte sain.

Quand les femmes arrivent en consultation, elles sont donc aux prises avec un thérapeute qui a d'elles une vision de sous-adulte et qui par surcroît, comme le démontre l'ensemble des études faites sur le sujet, voit comme suspect tout écart trop manifeste par rapport aux rôles sexuels traditionnels.

Dans une société en changement, les tensions qui découlent du besoin de se conformer à un rôle font pourtant intrinsèquement partie de leurs problèmes. Mais les thérapeutes, tout comme elles-mêmes, tout comme le reste de la société, persistent à y voir des problèmes « personnels », des maladies de « l'éternel féminin ».



En réalité, les femmes vivent des conflits énormes, écartelées entre leurs conditions de vie nouvelles et leur socialisation qui a voulu les femmes, et continue de les vouloir, gentilles, charmantes, tournées vers la vie affective plutôt que vers l'action alors qu'on leur demande maintenant de s'affirmer. Une socialisation qui les prépare d'abord à être des épouses et des mères alors que comme le souligne Louise Guyon, presque 50% des femmes sont maintenant sur le marché du travail, que le maternage occupe une part de plus en plus réduite dans leur vie et qu'un mariage sur trois finit par un divorce. Une socialisation qui les entraîne à l'absence du



Illustration : Nicole Morisset

contrôle direct sur leur vie et au besoin de protection, qui leur renvoie une image de second ordre d'elles-mêmes, et qui les prédispose à la peur et à la dépendance.

La dépression, « maladie » des femmes, se caractérise par l'apathie, le sentiment d'impuissance et l'autodévalorisation. Ne serait-ce pas, comme le suggère Roxanne Simard, les effets de la socialisation des femmes portés à leur limite ?

Socialement, les femmes sont actuellement coincées, quoi qu'elles fassent : femmes au foyer, elles jouent, isolées, un rôle lourd d'exigences et totalement dévalorisé. Femmes au travail, elles jouent, au bas de l'échelle, un rôle pour lequel elles ont été mal préparées et assument quotidiennement la double tâche, en craignant comme toutes les autres d'être de mauvaises mères.

Car, quels que soient les nouveaux rôles qu'on prétend vouloir leur laisser choisir, les femmes sont d'abord évaluées par les « psy », comme par la société en général, en fonction de leurs qualités de mères et de responsables de la vie affective des leurs. Les femmes, dociles exécutrices des messages sociaux, sont les premières à se croire coupables de tous les problèmes des autres, comme des leurs.

Le dernier chapitre du livre, portant sur l'image négative que la société entretient envers les femmes consommatrices de drogues n'est qu'une illustration de plus de l'image négative globale qu'elle entretient de la féminité. Alcoolistes, narcomanes, les femmes sont ostracisées et s'ostracisent elles-mêmes beaucoup plus que les hommes qui vivent les mêmes problèmes. Anges déchus, putains, elles commettent la faute impardonnable de ne plus assumer le service domestique, sexuel, maternel et affectif qui doit faire partie de leur destinée.

Le discours sur la santé des femmes et sur leur rôle social est un seul et même discours. **VA TE FAIRE SOIGNER, TES MALADE!** a le mérite d'en démontrer la syntaxe et de démontrer l'urgence de revoir de fond en comble la relation d'aide par rapport aux femmes.

NICOLE CAMPEAU

1 / Louise Guyon, Roxanne Simard, Louise Nadeau, **VA TE FAIRE SOIGNER, TES MALADE!** Éditions Stanké, 1981.

